

Lucie Hotte et Guy Poirier (dir.), *Habiter la distance. Études en marge de La Distance habitée*
Sudbury, Prise de parole, 191 p.

Benoît Doyon-Gosselin
Université Laval

En choisissant de réunir huit chercheurs dont les contributions originales prendraient comme point de départ les notions proposées par François Paré dans *La Distance habitée*, Lucie Hotte et Guy Poirier prenaient le pari de ne pas tomber dans le piège des « Mélanges offerts à ». Ce type d'ouvrage, regroupant parfois un nombre (trop) important de collaborateurs, sert plutôt d'hommage qui s'éloigne considérablement du véritable impact de la carrière du chercheur honoré. Au contraire, la publication chez Prise de Parole du collectif *Habiter la distance*.

Études en marge de La distance habitée met en lumière une évidence : l'œuvre de François Paré est immense et demeure incontournable. Quiconque s'intéresse aux littératures évoluant en milieu minoritaire doit assurément se référer aux travaux de Paré.

L'introduction des codirecteurs s'attarde dans un premier temps à remettre en contexte la parution des *Littératures de l'exiguïté* (1992) et des ouvrages subséquents du chercheur. Ils notent que *La Distance habitée* (2003) « opère le virage le plus spectaculaire et humain de son œuvre » (p. 9). Dans cet essai, Paré propose différents concepts qui prolongent sa réflexion en mettant de côté (provisoirement) le statut victimaire des œuvres de l'exiguïté. On pense entre autres aux « concepts de diaspora, d'itinérance, d'accommodement et de créolisation » (p. 9-10).

Dans un deuxième temps, Hotte et Poirier glosent au sujet du contenu de *La Distance habitée*. Dotant à juste titre l'essayiste de l'épithète « archéologue des minorités », ils expliquent que leur collectif se veut un véritable dialogue qui témoigne de la vitalité des recherches sur les littératures francophones du Canada : « Si François Paré fut à l'écoute de nos naissances, nous aimerions ainsi partager avec lui et avec vous ces "co-naissances", et ainsi habiter pleinement, grâce à nos créateurs, la distance » (p. 12). Dans la présentation des articles de l'ouvrage, on mentionne que les quatre premiers abordent d'une façon ou d'une autre la question de la langue alors que les quatre derniers se penchent plutôt sur des œuvres qui mettent en place des espaces problématiques.

De la langue...

L'article qui ouvre le collectif se penche sur les liens entre le chiac et *La Distance habitée* dans les œuvres gravitant dans l'univers monctonien. Cette contribution de Catherine Leclerc possède un mérite qui n'est pas l'apanage de tous les autres articles. Au lieu de mentionner en dilettante quelques notions empruntées à François Paré, elle présente une réflexion originale qui s'appuie sur l'essayiste pour ensuite l'intégrer à son objet d'études. Leclerc explique que le premier Paré voyait l'angoisse de la disparition des minorités linguistiques à travers des œuvres comme *L'Homme invisible / The Invisible Man* de Patrice Desbiens. Cependant, pour le second Paré, celui de la distance, « la cohabitation des langues acquiert des connotations positives » (p. 21). Entre l'accommodement et la résistance, les écrivains font naviguer leurs personnages dans des situations de langues en contact.

Pour un chercheur qui suit les travaux de Leclerc depuis quelques années, il n'est pas surprenant qu'elle puise ses exemples chez France Daigle et Jean Babineau. En ce sens, ses propos ne sont pas des plus novateurs. L'hésitation et l'audace dont font preuve les deux écrivains acadiens ont été commentés ailleurs. Cela étant dit, la dernière partie de l'article offre des pistes de compréhension des nouveaux discours sur le chiac en Acadie. À partir des différentes manifestations d'*Acadieman*, Leclerc suggère qu'« en se créolisant, il semble que la culture acadienne à la fois s'ouvre aux influences externes qui la façonnent et s'autonomise » (p. 36). Le travail de Leclerc offre une meilleure compréhension de la place du chiac à Moncton.

L'article de Johanne Mélançon, spécialiste de la chanson, choisit de mettre en parallèle les choix langagiers du groupe

CANO avec ceux du groupe Konflikt Dramatik. En faisant état du contexte particulier des années 1970, comparé à celui du début des années 2000, Mélançon traite de deux postures différentes. CANO chantait uniquement en français, mais les paroles étaient en français et en anglais. De son côté, Konflikt Dramatik produit des chansons dans les deux langues, mais ne traduit pas les paroles. En faisant état des différentes revues de presse à chaque époque, Mélançon circonscrit de façon convaincante la position des deux groupes. L'article se termine sur une réflexion fort à propos au sujet des nouveaux chanteurs franco-ontariens. Il est par contre étonnant que l'article omette de parler d'Andrea Lindsay, dont le parcours semble se rapprocher des propos de Mélançon.

Empruntant le concept « bi-langue » à l'écrivain Abdelkebir Khatibi, Pamela Sing présente une étude de deux romans de l'Ouest canadien qui « étalent leur réalité bi-langue sur la page aux plans linguistique, stylistique et thématique » (p. 62). En effet, *Talon* (2002) de Paulette Dubé et *Visiting Elizabeth* (2004) de Gisèle Villeneuve emploient différents procédés d'hybridation qui témoignent d'un héritage francophone, même si les œuvres restent principalement écrites en anglais. Si l'analyse des romans s'avère convaincante et s'inscrit parfaitement dans l'optique de la migration dans la langue, la conclusion de l'article semble poser un problème. Sing affirme que le but de l'étude était « de mettre en question le concept du bilinguisme officiel dans le domaine littéraire en comparant deux sortes d'écriture bi-langue » (p. 80). Le bilinguisme officiel, lié à une conception du Canada et à sa loi sur les langues officielles, a bien peu à voir avec le domaine littéraire. Il serait difficile de trouver des écrivains dont la

préoccupation majeure serait d'ancrer leur pratique esthétique à des considérations de bilinguisme officiel.

Depuis quelques années, les travaux de Guy Poirier ont permis de mieux connaître la francophonie de la Colombie-Britannique, francophonie différente des autres foyers francophones du Canada. Dans son article « Habiter et rêver la Colombie-Britannique francophone », il propose une analyse littéraire comparative du roman *L'hiver de Mira Christophe* de Pierre Nepveu en parallèle avec des nouvelles de Claude Bouygues et le roman *Nootka* de Monique Genuist. Chacune à sa façon, les œuvres traitent de la question de la mémoire, toujours problématique, liée à une distance temporelle. Bien que l'espace réservé à chaque œuvre soit limité, la réflexion de Poirier suggère une piste de lecture au sujet de la diaspora : « le rêve, le merveilleux et le passé, dans le cas de la Colombie francophone, s'attachent [...] à faire disparaître l'espace de la diaspora, voire à le nier de façon à plutôt instaurer le régime du même éloigné, un genre de DOM-TOM à la canadienne » (p. 99).

... à l'espace

En elle-même, la contribution de Sophie Beulé s'avère intéressante. Spécialiste de science-fiction, elle présente une étude des œuvres majeures d'Élisabeth Vonarburg, de Sylvie Bérard et d'Esther Rochon. Toujours en se basant sur les propos de Paré au sujet des cultures minoritaires et diasporales, Beulé montre entre autres comment fonctionnent les lieux de mémoire dans la science-fiction contemporaine. Ces lieux occupent une place importante pour les personnages qui vivent une expérience migrante. Cependant, il semble que cet

article détone de l'ensemble. Il montre certes la possibilité d'appliquer des théories liées aux littératures francophones du Canada à un autre genre, mais n'est-ce pas un truisme que de voir dans la science-fiction le genre par excellence de « la distance habitée »? Littéralement, la science-fiction est distance habitée.

Plus près des préoccupations de Paré, Lucie Hotte se penche sur la migration comme mise à distance chez le dramaturge et romancier franco-ontarien Michel Ouellette. La chercheuse a déjà beaucoup écrit sur l'espace dans la littérature franco-ontarienne et son article offre un véritable survol de l'œuvre de Ouellette. Même si elle n'analyse aucun texte en profondeur, elle offre une formidable synthèse d'un des créateurs majeurs de l'Ontario. Le lecteur comprend mieux les déplacements des personnages et leurs relations ambiguës aux toponymes réels ou imaginaires. Pour Hotte,

l'œuvre de Michel Ouellette illustre les effets nocifs que le refus du passé a sur les individus. Leur itinérance est certes liée à une quête de lieux à soi, de lieux d'appartenance, mais elle est aussi, voire surtout, une façon d'échapper au passé. Or, l'échappatoire est impossible. Pour exister, il leur faut habiter la distance entre le présent et le passé. (p. 145)

En fait, selon différentes modalités, les personnages de Ouellette veulent toujours, comme le souligne le titre de l'article, « s'éloigner, s'exiler, fuir » (p. 123).

Dans le sillage de ses travaux des quinze dernières années sur l'américanité du roman québécois, Jean Morency aborde la question du « retour du refoulé canadien-français » (p. 148) dans des romans parus après 1980. En s'opposant, au départ, au point de vue de Joseph Yvon Thériault sur l'américanité (avec raison selon moi), Morency poursuit en

prenant comme exemple l'œuvre de Gabrielle Roy, qui fait justement la belle part à l'identité canadienne-française. Pour le chercheur, l'œuvre de la Franco-Manitobaine sert « de relais à la survivance d'une certaine américanité » (p. 153) qui se trouve autant chez Jacques Poulin que Michel Tremblay et Roch Carrier. Si Morency a beaucoup écrit sur Poulin, sa réflexion sur *Petit homme tornade* et surtout *La traversée du continent* permet de mieux comprendre que « [l']idée du Canada français n'est pas morte, loin de là, mais elle s'exprime désormais sous de nouvelles formes qui rendent compte, à leur façon, des concepts de diaspora et d'itinérance mis en lumière par les travaux de François Paré » (p. 163).

En fin de parcours, Kathleen Kellett-Betos étudie l'appartenance générique du recueil de nouvelles *Le Canon des Gobelins*. On le sait, Daniel Poliquin est certainement (avec Desbiens et Dalpé) l'écrivain canonique par excellence de l'Ontario français. Pourtant, ce recueil de nouvelles est moins connu que les romans de l'auteur. Selon Kellett-Betos, dans cet ouvrage, Poliquin « déjoue l'autorité auctoriale pour offrir une perspective plutôt décentrée et déstabilisante » (p. 166). L'article possède le mérite de présenter une analyse perspicace et dense du recueil, même si la pensée de Paré sert plutôt de prétexte à la démarche de la chercheuse.

À la suite de la lecture de ce collectif, il ne fait aucun doute que la pensée essayistique de François Paré continue de fasciner et de nourrir les chercheurs qui s'intéressent aux francophonies canadiennes. De nombreux jeunes chercheurs à Moncton, Ottawa, Sudbury, Montréal et Québec sont arrivés à la littérature en même temps que ses premiers essais. Il faut tout de même comprendre, comme le souligne Catherine Leclerc,

que « [l]a voix de Paré est celle d'un *participant* à la société minorisée, d'un militant pour la cause des minorités linguistiques ; elle est aussi, du même coup, celle d'un sujet *pris* dans l'expérience de sa minorisation et qui tente de réfléchir sur elle de l'intérieur, sans jamais s'en arracher » (p. 17). Pour Paré, cette expérience de la minorisation commence par « la lecture fascinée de la poésie de Desbiens » (p. 189). Malgré le tournant humaniste de sa réflexion à partir de *La Distance habitée*, il semble que Paré ne peut se libérer de l'ombre menaçante de la disparition (si chère à Desbiens) qui plane encore dans *Le Fantôme d'Escanaba*. Enfin, lorsque Paré affirme, dans la postface, que « [les] rapports quotidiens [du sujet minorisé] avec une altérité qu'il ressent au creux de lui-même entraînent des fissures qu'il n'arrive plus à colmater, car elles réapparaissent à la moindre occasion » (p. 188), il semble évident que l'essayiste lui-même s'accommode parfois difficilement de ces fissures.